**Guillaume de Tanoüarn**

---

# Désuet Maurras ?

Compte-rendu de :

Tony Kunter, **Charles Maurras**

Éditions Pardès (Qui-suis-je ?), 2011

---

**"L'Action Française 2000", 05 janvier 2012**

---

Texte repris du blog de Tony Kunter ( http://www.tonykunter.fr/ )

Texte mis en ligne en janvier 2012, site fermé fin 2014

---

# Le « Qui suis-je? » Maurras dans l'Action française 2000.

Posted on 7 janvier 2012

Dans le numéro 2831, du 5 au 18 janvier 2012, de l'*Action française 2000*, journal royaliste et nationaliste, l'abbé Guillaume de Tanoüarn, de l'Institut du Bon-Pasteur, livre une critique fort érudite d'un point, que j'ai avancé dans le « Qui suis-je? » consacré à Maurras, concernant la « désuétude » de l'auteur. Il m'était délicat d'entrer dans ces considérations dans un petit ouvrage assez bref. Cependant, comme il est agréable d'être remis, avec autant d'excellence et de nuance, dans la droite raison, par un saint homme.

---

## Désuet, Maurras ?

En conclusion de son « Qui suis-je ? » consacré à Maurras, Tony Kunter évoque la « désuétude » d'une pensée dont sont pourtant identifiés ci-dessous de solides piliers.

L'année 2011 a été particulièrement riche en publications sur Maurras. J'en ai évoqué quelques unes déjà. Je n'ai pas parlé encore du « Qui suis-je ? » publié chez Pardès par Tony Kunter. Ce petit livre a toutes les qualités d'une bonne synthèse. Synthèse objective et non hostile. Mais je voudrais revenir sur sa conclusion, en particulier sur cette phrase, lancée avec assurance par Tony Kunter : « Cette désuétude de Maurras est acceptée hors micro et hors caméra par les milieux d'Action française, qui attendent, dans ce qui serait devenu une religion laïque, leur nouveau prophète. »

Cela fera soixante ans cette année que Maurras est mort et il faut bien reconnaître que n'importe quel penseur ordinaire serait désuet pour moins que ça. Plus d'un demi-siècle ! À quoi bon le lire encore ? On peut le fréquenter, pense Tony Kunter, comme d'autres recherchent la compagnie de grands anciens, qui sont ses contemporains : Henri Bergson, André Gide ou Charles Péguy, pour ne citer que des Français. On peut cultiver une sympathie, une imprégnation maurrassienne. Mais Maurras n'a pas tout vu. Il n'a pas tout compris. Il importe de l'actualiser. Et on ajoute *sotto voce* : il faut le débarrasser de certaines de ses marottes : son provencialisme, son positivisme, son dogmatisme et, bien sûr, son antisémitisme.

Je voudrais ici soutenir deux choses, qui paraîtront peut-être contradictoires à un lecteur pressé, mais qui me semblent profondément distinctes. Premièrement : plus d'une fois, Maurras s'est trompé dans ses analyses. Son caractère colérique a pu lui faire avancer, au quotidien (oui : dans son article quotidien de *L'Action Française*), des jugements faux soit sur les personnes (il n'était pas tendre), soit sur les circonstances. Sa culture, très « fin de siècle », a pu l'empêcher de saisir certaines

problématiques nouvelles. En tout cela, on peut et on doit parler – et pas seulement « hors micro et hors caméra » – d'une « désuétude » de Maurras. La solution inverse serait de proclamer son infaillibilité, ce dont il aurait été le premier à s'offusquer. Une part de la modernité du personnage tient justement à sa partialité résolue, à la subjectivité assumée d'un certain nombre de ses positions. Plus exactement encore, il faut reconnaître que certaines positions de Maurras étaient des postures. Exemple ? L'affaire Dreyfus. Je ne suis pas sûr qu'il y ait grande différence, sur le fond, entre le Péguy dreyfusard et hostile au « parti intellectuel » de *Notre jeunesse* et le Maurras antidreyfusard du fameux *Précis*. L'un et l'autre déplorent l'utilisation subversive du cas Dreyfus. L'un et l'autre refusent en principe l'Injustice, même si Maurras le dira un peu tardivement et sous le masque d'Antigone, Vierge et Mère de l'ordre.

**Pensée matricielle**

Deuxièmement : la pensée maurrassienne ne dépend pas de ces applications fausses. Elle offre une architecture mentale – la *fabbrica della mente* dont parle Vico – qui reste plus que jamais d'actualité. Peu de penseurs peuvent se vanter d'avoir construit une pensée « matricielle ». Michel Foucault avait bien vu la spécificité de ce type de pensée et de ce type de penseur, qui ouvrent un champ, dans lequel d'autres pensées que les leurs, et d'autres penseurs, peuvent s'ébattre à leur aise. François Huguenin avait bien vu cela lorsqu'il a employé le terme d' « école » d'Action Française. Cette pensée matricielle a ceci de particulier – il faut l'ajouter – que ce n'est pas un système, comme il y a un système marxiste ou un système libéral, au sein duquel on retrouve un certain nombre d'étapes obligées qu'il faut avoir franchies pour que le parcours soit complet. Les décisions qu'a prises le jeune Maurras et qui lui survivent, en formant une matrice intellectuelle, sont avant tout des décisions critiques et limitatrices, non des décisions dogmatiques. Au premier rang de ces décisions, il y a la méthode maurrassienne : une ouverture universelle à tous les faits, « du moment qu'ils sont bien observés ». Les pensées viennent toujours des faits et non les faits des pensées. Voilà l'empirisme, toujours inaugural dans une pensée « maurrassienne ».

**Civilisation**

Par ailleurs, il existe des constantes (ce que Maurras appelle les vérités, « les grandes lois de l'être »), constantes que l'on peut contempler telles qu'en elles-mêmes quand on s'appelle Dante, mais qui n'existent que de manière analogique dans la réalité historique. On peut s'interroger sur leur avenir : l'avenir de l'ordre, l'avenir de l'intelligence. Mais on ne peut admettre leur disparition, qui serait la disparition de l'homme lui-même.

Il me semble que c'est le troisième pilier de la pensée maurrassienne : sa fréquentation de Schopenhauer lui fait poser de façon radicale la question de l'homme, c'est-à-dire de la civilisation dans son universalité humaine non facultative : « Je suis Romain, je suis humain, deux propositions identiques. » Ce thème maurrassien s'imposera dans les années trente, en particulier chez les non-conformistes et chez les catholiques, mais il sera trop tard. La politique, pour lui, n'est que le moyen de protéger l'homme (il y insistera dans cet ouvrage tardif qu'est *Sans la muraille des cyprès*). Elle doit être envisagée dans son sens le plus restrictif pour demeurer vraiment universelle et ne pas se confondre avec telle mythologie, fût-elle monarchique. Sur tel ou tel point, le langage courant nous fait dire : « Ma religion est faite. » Il est impossible de prétendre agir toujours de la même façon en politique. Machiavélisme ? Non : réalisme. À la fin de sa vie, il me semble que Maurras insistait sur un seul invariant, dans cette politique : la nation. Pour lui, la nation reste la dernière incarnation de l'idée d'homme qui soit admissible par tous. Dans l'universelle « neutralisation des valeurs », reste, disponible mais en même temps bien sûr à retrouver, à réinventer, le fait national français. Il me semble que l'idéologie mondialiste, loin d'infirmer cette idée, lui donne une sorte d'urgence et d'efficacité plus grande encore que par le passé, à charge pour nous d'inventer les modalités nouvelles de ce rempart spirituel.

**Scepticisme**

Au fond, et ce sera sans doute le cinquième pilier de la *fabbrica della mente* selon Maurras : alors qu'on lui reproche son dogmatisme, la grande originalité et la spécificité de Maurras contre-révolutionnaire, de Maurras penseur de l'ordre, c'est son scepticisme. C'est par scepticisme qu'il refuse tous les fidéismes du XIXe siècle, le fidéisme amoureux des romantiques (Ah ! ces amants de Venise, qu'ils peinent à jouir !), le fidéisme rousseauiste qui a engendré ces religions séculières que sont les idéologies communistes et fascistes (ça ne l'intéresse pas), le fidéisme progressiste qui croit pouvoir se passer de l'expérience des siècles (quelle naïveté !). Contrairement à ce que laisse entendre Tony Kunter dans son « Qui suis-je ? », Maurras n'a pas adapté la pensée contre-révolutionnaire de Maistre et de Bonald pour le XXe siècle. Ces gens, il les a à peine lus. Ce qu'il a tenté de faire, comme il le dit dans *La Bonne Mort*, c'est de sauver l'humanité de l'homme, en lui procurant des moyens – politiques d'abord – de résister à l'autodestruction. Je dirais, pour conclure, que c'est le scepticisme de Maurras qui sauve sa pensée de la désuétude, en proposant une expérience intérieure et, par-delà tous les naufrages, en faisant émerger des principes objectifs qui sont toujours d'actualité pour la formation de l'esprit et la réforme de la patrie.

**Abbé G. de Tanoüarn**

Tony Kunter, Maurras, Pardès, coll. « Qui suis-je ? », 128 p

Ce contenu a été publié le Réactions par Tony Kunter. Mettez-le en favori avec son permalien.